

Texte en espagnol trouvé sur le site « [ciudademujeres.com](http://ciudaddemujeres.com) », sous le titre « *Las grandes olvidadas: las mujeres españolas en la Resistencia francesa* ».

Cette traduction a été réalisée en novembre 2011. Ce texte n'a pas été traduit directement par le CATS de Caen mais par une personne qui est entré en contact avec nous. C'est cette personne, qui se reconnaîtra, qui a réalisé la traduction que voici, et nous l'en remercions chaleureusement. Le CATS s'est contenté d'assurer la traduction des notes et d'en ajouter quelques unes de son cru.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

Les grandes oubliées: Les femmes espagnoles au sein de la Résistance française.

Par Isabel Munera Sánchez

Pendant de nombreuses années, un grand voile a occulté la contribution des espagnols au sein de la Résistance française. À la fin de la Seconde Guerre Mondiale, les françaisES se sont consacréES à la construction d'une histoire de la Résistance qui ignorait la contribution, importante, d'étrangerES à la libération de la France ; et qui faisait passer indiscutablement les françaisES pour les acteurs/rices de la lutte contre le nazisme, qui faisait alors rage en Europe. Mais si la présence des républicainES espagnolES a été ignorée, celle des femmes fut complètement passée sous silence, les reléguant, bien malgré elles, au statut d'actrices invisibles d'une histoire de l'oubli. Il est donc temps de lever ce voile du silence et de rendre hommage à toutes ces femmes anonymes qui ont risqué leur vie pour que le monde retrouve sa liberté. Il s'agit, sans aucun doute, de l'objectif premier de cette intervention. Car, comme l'a si bien souligné l'écrivain français André Malraux en 1975 : « Ceux qui ont voulu réduire la femme au simple rôle d'assistante de la Résistance se trompent de guerre. »

Les femmes espagnoles en savaient beaucoup sur la guerre lorsque la Seconde Guerre Mondiale a commencé. Le triomphe du coup d'état franquiste en Espagne les a forcées à s'exiler afin de fuir les bombardements. Entre la fin du mois de janvier et le début de février 1939, près de 500.000 espagnolES ont traversé les Pyrénées, ce qui représente la plus importante émigration forcée de l'histoire de l'Espagne. Enfants, vieillards, femmes, soldats et familles entières, tous et toutes ont entrepris un long pèlerinage à travers le monde, bien que les deux destinations majeures de ces espagnolES déracinéES aient été la France et

le Mexique [1]. Fuyant un destin qui apparaissait comme incertain, les réfugiés ont misé tous leurs espoirs sur leur pays voisin, historique terre d'asile et berceau des Droits de l'Homme. Mais les autorités françaises n'avaient pas prévu cela, malgré une défaite de l'armée républicaine toujours plus évidente. Après des jours et des jours passés dehors, morts de soif et de faim, les exilés espagnols ne pouvaient qu'attendre leur tour pour pouvoir traverser la frontière. Et une fois sur le sol français, les gendarmes ont séparé les familles. Les hommes qui pouvaient travailler ont été emmenés dans des camps de concentration, alors que les femmes, enfants, malades et vieillards furent évacués massivement vers des hébergements improvisés et des centres d'accueil de différents départements du territoire.

Malgré les quelques mains tendues par des français solidaires de leur situation, en général, l'accueil du peuple français sera hostile. De plus, la presse conservatrice et d'extrême droite se chargera d'exacerber davantage cette animosité. « Invasion de réfugiés », « ruines humaines », « marées de fugitifs/ves », « bêtes carnivores de l'Internationale » ou « la racaille des bas-fonds et des prisons » [2], seront quelques uns des qualificatifs attribués aux républicains espagnols. Durant les premiers mois, les conditions de vie dans les camps de concentration d'Argelès, Saint Cyprien et Barcarès seront particulièrement dures. Des plages désertes, encerclées de grillages, sans aucun endroit pour se protéger du froid, avec à peine de quoi se nourrir, une absence d'hygiène et de médicaments, obligés de boire de l'eau non-potable et de faire leurs besoins sur la plage, d'où provenait cette même eau. Avec de telles conditions de vie, beaucoup d'espagnols vont mourir peu après leur arrivée en France. Quelques femmes connaîtront de plein fouet cette réalité, mais elles seront une minorité. La majeure partie passera ces premiers mois d'exil dans des hébergements et centres d'accueil où les conditions de vie ne seront, néanmoins, pas vraiment meilleures. Dans des écoles, casernes, fermes, écuries ou d'anciennes usines, elles dormiront sur le sol ou sur de la paille, sans eau chaude, sans vêtements d'hiver, quasiment sans nourriture à offrir à leurs enfants, et avec une incertitude constante quant à la situation de leurs proches enfermés dans les camps de concentration. Rapidement, les autorités françaises vont essayer de se débarrasser de certains réfugiés, qu'ils considèrent comme une « charge importante » pour l'économie. Elles vont ainsi organiser des rapatriements vers d'autres pays, principalement d'Amérique Latine, ainsi qu'un retour en Espagne, en ayant même souvent recours au mensonge [3].

Le début de la Seconde Guerre Mondiale obligera les femmes espagnoles à continuer de lutter pour survivre. Un ordre d'avril 1940, qui ordonna la fermeture définitive de tous les hébergements, compliquera d'autant plus leur situation [4]. Sous la pression des autorités françaises, les femmes devront choisir entre : retourner en Espagne, où une répression brutale est mise en place, d'après les quelques nouvelles qui arrivent en France ; émigrer de nouveau vers d'autres pays, une alternative pas forcément à portée de main ; ou rester en France et vivre dans la clandestinité. Mais régulariser sa situation et réunir les documents nécessaires n'était pas chose aisée. En outre, les femmes n'étaient pas considérées comme une catégorie intéressante pour l'économie nationale. Si elles n'avaient pas de famille déjà installée dans le pays, leurs chances de pouvoir rester étaient minces. Certaines travailleront dans les champs, d'autres comme domestiques et quelques unes, plus rares, dans des usines ; mais nombreux sont les témoignages qui évoquent une situation d'exploitation et d'humiliation infligée par leurs patrons. Malgré tout cela, les femmes seront toujours les premières à essayer d'empêcher une injustice de se faire. Ce sont elles qui ont débuté une rébellion contre la décision des autorités françaises, en mars 1941, de déplacer les brigadistes* du camp d'Argelès au nord de l'Afrique. Connaissant les conditions difficiles dans les camps des colonies françaises de l'Afrique septentrionale, où de nombreux/ses réfugiés finissaient par mourir, elles tenteront d'empêcher ce déplacement. Comme le rappelle une des protagonistes, Ana Pujol : « Les hommes hésitaient, n'osaient pas, par peur des conséquences d'une rébellion. Nous, les femmes, avons donc décidé de mener cette lutte par nous-mêmes [...]. C'est le camp des femmes qui s'est rebellé, qui a protesté de façon tellement unanime et violente, que les forces qui nous gardaient ont eu peur. En l'espace de quelques minutes, une avalanche de femmes s'est rendue à l'endroit où l'on tentait de sortir, par la force, de leurs baraques les internationaux, a brisé les grillages, et a tout détruit. » [5].

Mais ceci n'a pas été un cas isolé. Neus Catalá, dans son bouleversant livre *De la resistencia y la deportación. (Sur la Résistance et la déportation)*, recueille le témoignage de 50 femmes espagnoles qui ont participé à cette « nouvelle bataille contre le fascisme international ». « Les femmes espagnoles ! », nous rappelle Neus, « les filles de la JSU [Juventudes Socialistas Unificadas, Jeunesses Socialistes Unifiées**], nous nous sommes intégrés de mille et une façons au combat. Nous n'avons pas été de simples assistantes, mais de vraies combattantes. De notre sacrifice, de notre sang-froid, de notre rapidité à détecter le danger dépendait parfois la vie de dizaines de guérilleros. » [6]. Tout comme Neus Catalá, de nombreuses femmes ont intégré les rangs de la Résistance juste après l'occupation de la France par les nazis, en mai 1940. Elles servaient de liens, au sein des réseaux d'évasion, en transportant du courrier, des munitions, des armes et des messages ; en hébergeant et cachant les personnes recherchées par la Gestapo et la Milice française ; en élaborant ou distribuant la presse clandestine ; et même en prenant les armes dans des batailles aussi importantes que celle de La Madeleine. Elles étaient conscientes du danger, mais elles sentaient qu'elles accomplissaient leur devoir. Neus explique ainsi : « En entrant dans la Résistance, nous étions conscientes du danger. Nous avions 90% de chances de mourir. Mais quand nous en perdions un, nous savions que dix autres nous remplaceraient derrière [...] Comme toutes les autres, j'ai simplement accompli mon devoir. Ils m'ont appelé, et j'ai répondu (à l'appel). » [7]. Pour certaines femmes, ce travail au sein de la Résistance est devenu le point central de leur existence. Regina Arrieta se souvient : « Au début, nous étions peu de femmes à participer à la Résistance. Ces années-là ont été très dures, mais exaltantes aussi. Pour ma part, j'ai l'impression que ma vie a débuté le jour où j'ai commencé à faire partie de la Résistance, pour lutter contre l'occupant nazi. » [8]. Une autre femme approuve ces paroles : « Mes camarades militant-e-s espagnol-e-s et moi-même nous sommes uni-e-s aussitôt à la Résistance, en France, contre les nazis, car nous estimions que cette lutte était la nôtre. Nous considérions comme un devoir la défense de la liberté, où que ce soit, comme en Espagne, face aux allemands, qui s'avéraient être nos ennemis virtuels, ceux qui avaient aidé Franco à gagner la guerre. » [9].

Ainsi, beaucoup de femmes, qui n'avaient pas eu d'activités politiques ou militaires pendant la Guerre Civile, ont trouvé au sein de la Résistance française l'opportunité de pouvoir lutter contre le fascisme [10]. Ingrid Strobl, dans son magnifique ouvrage *Partisanas (Partisanes)* raconte ainsi : « Les femmes ont apporté une aide décisive à la lutte contre le fascisme et le national-socialisme. Des entretiens avec des femmes activistes et des chercheurs ont révélé que la mise en place de l'infrastructure de n'importe quelle forme de résistance était souvent due à des femmes [...]. Mais, contrairement au militant actif qui, au moment de l'arrestation, pouvait toujours essayer de se défendre avec son arme, la femme désarmée, avec son panier à provisions rempli de tracts illégaux, était totalement à la merci de ses assaillants. » [11]. Beaucoup de femmes ont été exécutées à cause de leur rôle dans la Résistance, d'autres ont été torturées parce qu'elles ne voulaient pas dénoncer un camarade, ou sont mortes dans l'enfer des camps d'extermination nazis. Et pourtant, toutes ces femmes n'ont quasiment reçu aucune forme de reconnaissance ou d'honneur. Le simple fait d'être une femme a été un motif suffisant pour qu'on ne les regarde pas et que leur importante contribution à la Résistance soit ignorée. Comme le précise très justement Antonina Rodrigo dans son ouvrage *Mujer y exilio (Femme et exil)* : « Eux ont participé à la guerre, au maquis, à la résistance [...] et ils sont entrés dans l'histoire, ils ont été décorés, on leur a dédié des monuments. Elles aussi ont participé à la guerre, elles aussi étaient dans le maquis et la résistance [...] mais dans les livres d'histoire, la femme continuait d'être absente. Personne n'a pris en compte leurs batailles. » [12]. De plus, à la différence de leur camarades, les femmes devaient concilier leur travail au sein de la Résistance avec leur rôle de mères. José Martínez Cobo, dirigeant du PSOE, Partido Socialista Obrero Español (Parti Socialiste Ouvrier Espagnol) et exilé, assure : « Les femmes de la Résistance ont toujours servi à transmettre des messages, à maintenir des lieux en sûreté, mais elles avaient aussi une position difficile puisqu'elles couraient les mêmes risques que les hommes, tout en ayant à faire vivre leur propre famille. » [13]. Regina Arrieta raconte : « Chez moi, on faisait des réunions, on écrivait des tracts. Je devais travailler, élever mes enfants, et participer à la Résistance. » [14]. Une autre réfugiée, Jesusa Bermejo, explique comment la police quittait sa maison, lieu de rassemblement des

résistants, à la vue de tant d'enfants : « La police continuait de venir surveiller ma maison, mais elle restait peu longtemps face à autant de gamins. Il y avait ceux de ma sœur qui était morte, ceux de mon autre sœur en prison, et les miens. Tous étaient morts de faim et avaient la gale. » [15].

Il y avait aussi des mineures parmi les résistant-e-s. Josefa Bas a commencé à travailler avec le maquis de Dordogne à l'âge de 16 ans. Lina Bosque avait le même âge lorsqu'elle a commencé à faire des missions de liaison. Cette femme-enfant parcourait de longues distances à pieds ou à vélo pour apporter des documents, des lettres ou des messages. « Comme j'étais une gamine [...], j'accompagnais les camarades, qui disaient qu'avec moi ils passaient plus inaperçus. » Cependant, et malgré le fait qu'elle ait risqué sa vie comme les autres, Lina a rencontré des problèmes avec certains de ses camarades hommes. « Une chose qui m'a amusé fut le moment où j'ai demandé à intégrer le Parti, et où on m'a répondu que j'étais trop jeune. En fait, ils me trouvaient trop jeune pour ça, mais pas pour réaliser toutes les choses qu'ils me demandaient de faire (dans la Résistance). » [16]. Parfois, les camarades hommes ne voyaient pas non plus d'un bon œil la présence de femmes dans la guérilla. Regina Arrieta se rappelle du moment où elle est arrivée dans le maquis : « J'ai été accueilli là-bas tout naturellement et avec beaucoup d'affection, sauf par un officier de la Marine Républicaine espagnole, qui ne tolérait pas la présence de femmes au sein de la guérilla. » [17]. Malgré ces réticences, certaines femmes ont occupé des postes importants dans la hiérarchie de la guérilla. Par exemple, la célèbre Regina Arrieta a été à la direction de la MOI (Main d'œuvre Immigrée) à Toulouse [18], Nati Molina « La P'tiote » et Carmen (une autre femme sans nom de famille) ont fait partie de l'Etat Major du Groupe de Guérilleros Espagnols et étaient chargées d'assurer la communication entre les différentes unités. Malgré tout cela, personne ne se souvient d'elles et leurs noms sont partis en fumée, comme ceux de beaucoup d'autres femmes à cette époque [19].

Des femmes jeunes, anonymes, issues de classes populaires, qui ont été emportées dans un tourbillon de changements sociaux, culturels, économiques et politiques apportés par la République de 1931. Des femmes qui ont été contraintes à un exil qui les a conduites à un nouveau front, celui qui se déroulait en Europe contre le fascisme international. Leur mission de liaison a été fondamentale. Elles assuraient la communication entre les nombreux groupes de guérilleros. Elles parcouraient parfois plus de 100 kilomètres pour transporter un rapport ou un ordre militaire, apporter des munitions, des armes, de l'argent, des tickets de rationnement, etc. Comme les bus étaient des endroits très risqués et soumis à de constantes inspections, la plupart du temps, elles parcouraient ces longues distances à pieds ou à vélo. Le travail de liaison exigeait une grande résistance morale et physique. Les « messagers » étaient ceux qui s'exposaient le plus au danger ; ils courraient le risque d'être torturés s'ils se faisaient emprisonner. De plus, les messagères (donc les femmes) ne portaient pas d'armes et n'avaient parfois que de simples pierres pour se défendre des pistolets [20]. Les femmes étaient également utilisées pour transporter des explosifs, qui servaient ensuite à détruire des voies ferrées et des postes électriques. Luisa Alda se souvient qu'elle entreposait dans la poussette de sa petite fille des matériaux explosifs qui allaient être utilisés pour détruire des voies de communication. L'unique objectif de ces stratagèmes était d'échapper aux contrôles de la Gestapo. Les réfugiées espagnoles se chargeaient également d'entretenir des « points d'appui », des refuges sûrs où les « brûlés » -les personnes recherchées par les nazis ou la Milice française- pouvaient se cacher et recouvrer la santé avant de retourner dans le maquis. Dans ces refuges, on élaborait aussi des plans militaires, on entreposait des faux papiers, des laissez-passer ou des accessoires pour l'impression de tracts ou de journaux clandestins. Mais les sabotages n'étaient pas forcément réservés aux hommes. Beaucoup de femmes sabotaient les usines allemandes dans lesquelles elles travaillaient. Soledad Alcón se souvient que, pour la commémoration de l'armistice de la Première Guerre Mondiale, les femmes ont décidé de fêter ça en organisant plusieurs sabotages dans l'usine. Elle s'est donc porté volontaire et a bloqué tout l'atelier [21].

La présence féminine a aussi été très importante au sein des réseaux d'évasion, premières formes de Résistance face à l'occupant nazi, entre autres. Très vite, des réseaux se sont formés pour aider les personnes poursuivies à traverser, par plusieurs passages montagnards, la frontière pyrénéenne. Un des réseaux les plus

importants et efficaces a été, sans hésitation, celui créé par l'anarchiste Francisco Ponzán, originaire de Huesca et connu sous le nom de François Vidal au sein de la Résistance. Il faisait partie du réseau Pat O'Leary, mis en place par les services secrets anglais pour évacuer du territoire français les aviateurs britanniques qui avaient chuté là-bas. Pilar Ponzán, sœur du fondateur de ce réseau, a été un des maillons de cette chaîne aux côtés des espagnoles Alfonsina Bueno Ester et Segunda Montero [22]. Comme on peut le constater dans les témoignages que j'ai exposé dans mon article, la participation des femmes espagnoles au sein de la Résistance française a été large et diversifiée. Mais malgré toutes ces multiples actions, leur contribution à la libération de la France a été complètement oubliée pendant de nombreuses années. Lors d'un colloque organisé à Paris en 1996, la vice-présidente de la Fédération d'Associations et Centres d'Emigrés Espagnols en France (Faceef) et coordinatrice du colloque, Francisca Merchán, s'est posé cette question : « Pourquoi y'a-t-il toujours cette peur de reconnaître que les femmes ont pris part activement au sein de la guerre et de la Résistance [...] ? » [23]. Aujourd'hui, presque neuf ans après, les recherches sur ce thème restent maigres et les protagonistes, les femmes, continuent d'être dans l'ombre, inconnues, reléguées au rang de simples assistantes d'une histoire construite par les hommes. « Eux récoltent les honneurs ; nous, l'oublie. », commente avec amertume Regina Arrieta [24]. Mais des femmes ont tenté de les extirper de cet oubli. Pour découvrir de plein fouet le récit de ces résistantes, le livre fondamental, sans aucun doute, est celui de Neus Catalá, qui donne la parole à chacune d'entre elles. Ou encore les témoignages recueillis par une autre résistante Tomasa Cuevas ; ou les travaux de Giuliana di Febo, Ingrid Strobl, Antonina Rodrigo, María Fernanda Mancebo, Pilar Domínguez, Mary Nash, Alicia Alted [25]...

Leurs camarades hommes, préoccupés durant un temps par leur propre omission dans l'Histoire, ont négligé le rôle important de ces femmes, devenues les victimes d'un nouveau silence. Le poète asturien José María Álvarez Posada, « Celso Amieva », écrivit une lettre à son ami Eduardo Pons Prades pour que celui-ci insère dans son livre un poème rendant hommage aux femmes que « nous avons souvent oublié », reconnaissait-il. « Sans elles, tu le sais bien », poursuivait-il, « nous, les valeureux et héroïques guérilleros, nous serions écroulés moralement plus d'une fois, et sur le plan, disons, opérationnel, nous nous serions pris plus de coups sur la tête qu'il n'existe de cheveux sur nos crânes. Voilà pourquoi je t'envoie ces quelques vers dédiés aux filles du maquis. » Les premières lignes de son poème disent ainsi : « Je veux nommer ici les [camarades] femmes dévouées et anonymes, à la fois correspondantes et oreilles attentives, assistantes et guerrières, ou encore infirmières héroïques, valeureuses et efficaces. » Tout comme leurs camarades hommes, elles ont subi les pénuries des camps de concentration français et ont connu les risques de la vie clandestine et de la Résistance. On les a emprisonnées, torturées, exécutées et conduites dans l'enfer des camps d'extermination nazis, où la plupart a trouvé la mort. Et malgré tout, elles continuent d'être les grandes inconnues d'une histoire qui n'a pas fini d'être écrite.

NOTES :

[1] Une étude complète des différentes vagues migratoires peut être trouvée dans RUBIO, J., *La emigración de la Guerra Civil 1936-1939. Historia del éxodo que se produce con el fin de la II República Española*, Madrid, Editorial San Martín, 3 volumes, 1977.

[2] Titres de la presse française cités dans DREYFUS-ARMAND, G., *El exilio de los republicanos españoles en Francia*, Barcelone, Crítica, 2000, pages 48 et 49

[3] Témoignage de Rosa Laviña, recueilli par SORIANO, A., *Exodos. Historia oral del exilio republicano en Francia, 1939-1945*, Barcelone, Crítica, 1989, page 174.

[4] ALTED, A., "El exilio republicano español de 1939 desde la perspectiva de las mujeres", *Arenal*, numéro 2, 1997, pages 223-238.

[5] SECUNDINO, S., *La última gesta. Los republicanos que vencieron a Hitler (1939-1945)*, Madrid, Aguilar, 2005, page 399.

- [6] CATALÁ N., De la resistencia y la deportación. 50 testimonios de mujeres españolas, Barcelone, Adgena, 1984, pages 16 et 17.
- [7] Ibidem
- [8] Idem, page 54
- [9] RODRIGO A., Mujer y exilio 1939, Barcelone, Flor de Viento, 2003, page 215
- [10] YUSTA, M., Guerrilla y resistencia campesina. La resistencia armada contra el franquismo en Aragón (1939-1952), Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2003, page 83
- [11] STROBL, I., Partisanas. La mujer en la resistencia armada contra el fascismo y la ocupación alemana (1936-1945), Barcelone, Virus Editorial, 1936, page 29
- [12] RODRIGO, A., Op. Cit., page 21
- [13] MARTIN, J., Y CARVAJAL, P., El exilio español (1936-1978), Barcelona, Planeta, 2002, pág.171
- [14] CATALA, N., Op. Cit., page 54
- [15] CATALA, N., Op. Cit., page 70
- [16] CATALA, N., Op. Cit., page 76
- [17] CATALA, N., Op. Cit., page 54
- [18] CATALA, N., Op. Cit., page 55
- [19] SERRANO, S., Op. Cit., page 407
- [20] CATALA, N., Op. Cit., page 44
- [21] CATALA, N., Op. Cit., page 43
- [22] Sur le réseau Pat O'Leary voir TELLEZ, A., La red de evasión del grupo Ponzán. Anarquistas en la guerra secreta contra el fascismo y el nazismo, Virus, Barcelone, 1996 et PONZAN, P., Lucha y muerte por la libertad. Memorias de nueve años de guerra: 1936-1945. Ed. de l'auteure, Barcelone, 1996.
 Note du CATS : Ce livre a été traduit en français et publié sous le titre « Le réseau d'évasion du groupe Ponzán : Anarchistes dans la guerre secrète contre le franquisme et le nazisme - 1936-1944 » par les éditions Le Coquelicot (.BP 74078 • 31029 TOULOUSE CEDEX 4, e-mail : lecoquelicot@free.fr).
- [23] Actes du colloque organisé par la FACEEF les 9 et 10 juin 1995 à l'Institut Cervantes de Paris. Memorias del olvido, La contribución de los españoles a la Resistencia y a la liberación de Francia (1939-1945), Paris, FACEEF, 1996, page 161
- [24] CATALA, N., Op. Cit., page 56
- [25] CUEVAS, T., Mujeres de la Resistencia, Barcelone, Siroco, 1986; CUEVAS, T., Mujeres de las cárceles franquistas, 2 volumes; I, Madrid, s/a; II, Barcelone, 1985; DI FEBBO, G., Resistencia y movimiento de mujeres en España (1936-1976), Barcelone, Icaria, 1979 ; MANCEBO, M.F., "Las mujeres españolas en la Resistencia francesa", Espacio, Tiempo y Forma, Série V, 1996, pages 239-256; DOMINGUEZ, M.P., Voces del exilio. Mujeres españolas en México, 1939-1950, Madrid, Dirección General de la Mujer, 1994; NASH, M., Rojas. Las mujeres republicanas en la Guerra Civil, Madrid, Taurus, 1999.
- [26] PONS PRADES, E., Republicanos españoles en la Segunda Guerra Mundial, Barcelone, La Esfera de los Libros, 2003, page 26

NOTE DU CATS :

* Le terme *brigadiste* semble désigner des membres des Brigades Internationales ayant combattu en Espagne. Même si les Brigades Internationales quittèrent officiellement le territoire républicain espagnol à l'automne 1938, il apparaît que certains combattants internationaux (allemands, italiens, hongrois et Belges entre autres), ne pouvant rentrer dans leurs pays du fait de dictatures fascistes ou de la perte de leur nationalité pour avoir combattu dans une armée étrangère (cas des belges), ont continué à combattre dans l'armée républicaine jusqu'à la fin de la guerre.

** Cette organisation est issue de la fusion des Jeunesses Communistes et des Jeunesses Socialistes en mars 1936. Elle fut dominée par les stalinienNEs.